

Jeannine Worms

LES RATÉS
DE
L'ÉTERNITÉ

Laconismes



Editions Faustroll

JEANNINE WORMS

**LES RATÉS
DE
L'ÉTERNITÉ**

laconismes



**ÉDITIONS FAUSTROLL
DESCARTES
2005**

ISBN 2-915436-09-6

Edition originale

©2005 Editions Faustroll
Descartes

Dépôt légal : avril 2005

Couverture : F. Segond, « Avant l'entrée dans la Zone », *Mythes*, 1993

*“... Tout est continu :
être se presse contre être ”*

Parménide

TOUTE la nuit, Elle est là ; le jour aussi, tapie, dans les coins sombres. Et je La vois qui Se glisse, furtive, derrière ceux que j'aime, dressant Sa faux, dégoulinante de sang, et de cervelle. Je L'ai toujours vue, depuis mon enfance, comme j'ai toujours senti Sa main de glace posée sur mon épaule, prête à glisser le long de mon cou, et à le serrer. Et je m'étonne que les autres ne La voient pas, Elle, la Voilée trop voyante, qu'ils ne La sentent pas, qu'ils n'agissent pas sans cesse sous l'urgence de Sa pression. Car Elle est évidence initiale, certitude première, et dernière.

Mais, sans doute, je me trompe. Ils doivent La pressentir. N'était Sa perpétuelle menace, bougeraient-ils d'un cheveu ? ne resteraient-ils pas plutôt allongés sur des coussins, de jute ou de soie, à tirer sereinement sur quelque narguilé ? S'ils s'agitent, c'est qu'Elle les presse, qu'ils savent qu'il n'y a pas un instant à perdre, qu'Elle engouffre chaque seconde qui passe et que, jamais, Elle ne la rendra.

Mais ils n'en conviennent pas. Ils ne veulent pas en convenir. L'omniprésence de la Funeste qui dès le berceau, où Elle nous lâche, étend Son ombre sur le plus clair de nos heures, est trop atroce à supporter. Ils s'ensauvent, trouvent des biais, tirent des rideaux qui leur permettent de ne plus La voir, de se raconter qu'ils agissent à leur guise, libres d'Elle, et de Son couperet. Ils se grisent de gestes, de petits succès ; même leur ruine ou leurs échecs leur permettent de se distraire d'Elle, la seule coupable, reportant Sa faute sur la société ou le destin, qu'Elle domine.

Car tout est issu d'Elle et à Elle seule voué. De l'origine cosmique des mondes au sort de l'unicellulaire, Son règne est absolu. La Mort n'eût-Elle craquelé de Son non-être béant le tout-être homogène où tout reposait avant que rien ne fût, point de galaxies, d'étoiles, de planètes, moins encore de cancrelats d'humains, qu'Elle sépare les uns des autres de Son infranchissable néant, infecte dans le germe de maladies et de vieillesse, avant que de les écraser — mais tout eût été être, sans début ni fin, sans “ un plus ici ni un moins là-bas ”, dans une égalité lisse que rien, jamais, n'eût troublée. Car Elle seule distingue l'être de l'un de celui de l'autre et, si Elle crée de la sorte la “ charmante variété ” du monde, ses paillettes et ses flamboiements, c'est pour mieux y introduire la tragédie. Sans la fissure qu'Elle S'est plu à creuser entre les hommes ou les choses, tout eût été le même, uniformément, l'Autre eût été moi et moi l'Autre. Dès lors, fin de l'histoire, des histoires, des arrachements, des trépas, des deuils, des espoirs déçus, des peurs qui nous ravagent, mais règne de l'indifférencié où l'indiscernable Tout se tiendrait coi, dans une sereine monotonie, qui serait paix totale.

Las ! L'Anéantisseeuse est perverse, et prend plaisir à torturer. Même, il m'a souvent semblé que la multiplication des cieux aux confins desquels Elle Se divertit à malaxer encore de nouvelles Voies Lactées pour étendre Son royaume, n'était que la plus vaste manifestation de Sa méchanceté gloutonne, qui ne crée, que pour rengloutir. Car cette terre où nous sommes, cette boulette de boue qui roule dans l'espace épouvanté, arrachée à l'impassible Indivisé que la Sinistre a jadis violé, Elle la ravalera, comme tout le reste. Parfois même, il semblerait qu'Elle n'ait haché le tout-être en kyrielles de parcelles qu'afin de déglutir plus facilement et d'apaiser ainsi Son appétit sans fond.

Plus tard, quand Elle aura tout ré-ingurgité, après un instant de repos, Elle éructera de nouveau ce qu'Elle aura bâfré ; une fois encore ce sera la première étoile et, bien plus tard de nou-

veau, dans un dernier hoquet, le premier homme, qu'Elle n'émettra que pour garnir, en dessert, Son garde-à-manger d'ogresse.



Je conviens que ma vision n'a rien de scientifique ; elle rejoint pourtant celle du PRALAYA, grand cycle d'émission et de résorption de l'univers, selon les textes mystiques des Veda : les Upanishad, et dont la science contemporaine paraît se rapprocher. Toutefois Kali — la Mort — n'y tient pas le rôle que je lui attribue.

Peu m'importe. Moi, je La sens là, partout, régnant sur l'univers, où rien ne naît, que pour crever. Fût-ce le ciel, fût-ce un amas d'étoiles. Dès lors, comment ne pas voir en tout lieu Son emblème ? Plus Son règne est étendu, plus grandes sont notre dérision et notre misère. Elles sont à la mesure exacte de l'écart entre notre ambition, vaste comme l'œuvre de la Néfaste, et nos possibilités d'infusoires. Là gît notre disgrâce, notre inconsolable douleur. Nés infimes, nous voudrions être tout, alors que nous ne sommes rien.

Aussi bien soit-Elle maudite, à tout jamais, Elle, la Vicelarde, qui ne nous arrache de la quiète égalité primordiale qu'afin de nous plonger dans la famine d'un absolu, qu'Elle ne nous laisse entrevoir, que pour nous en priver. Odieuse Suprême, Super Abominable, je n'ai jamais compris qu'au lieu de louer on ne sait trop quel bienfaiteur qui aurait eu la cruauté de nous immerger dans cet univers “ d'impermanence ” et de douleur pour manifester enfin la charité de nous en retirer, l'humanité tout entière ne se soit jointe pour hurler sa haine de l'Infecte, Reine des Naissances et des Trépas. Car c'est Elle qui, dans un ricanement nous tranchant du reste, nous flanque dans ce borbier pour le plaisir obscène de nous y voir gigoter, jusqu'à ce qu'Elle nous y noie,

jusqu'à ce qu'éclate à la surface la dernière bulle de notre expiration — parfum pourri dont Elle fait Ses délices.

C'est pour dire mon abhorration de la Mauvaise, de la ridicule tragédie où Elle nous a plongés que je prends une fois de plus la plume. Mais, une fois de plus encore, je crains de ne parvenir à soulager l'indignation dont je suis pleine. Car je n'écris que pour cela : tenter de me délester de la colère qui devrait nous soulever tous, et qui m'étrangle, jusqu'à suffocation.

Mais c'est aussi pour clamer l'admiration, qu' en proportion inverse, m'inspire la constance des hommes, des pauvres petits hommes que nous sommes, condamnés à nous échinier dans le marigot où Elle nous enfonce. La condition qu'Elle nous fait est indigne ; nulle autre espèce pensante que la nôtre n'eût accepté de vivoter dans cette mare, qu'Elle croupit. Écœurée par tant de mauvais pouvoir, elle se serait laissé périr noyée dans un suicide généralisé.

Mais nous, loin de nous laisser abattre par Ses farces de goule, en dépit d'Elle, contre Elle, fourmis fières et obstinées, nous bâtissons des cathédrales, des ziggourats, des pyramides, nous composons des poèmes et des chants, nous traçons des routes, édifions des ponts pour nous rejoindre, des hôpitaux afin de soigner les purulences qu'Elle nous inflige. Pareil courage force le respect, parce que rien n'est aussi grand qu'une mêlée où les plus démunis se jettent sans ciller, devant une défaite certaine.

Dès lors, gloire aux hommes de s'entêter dans leur débilité à relever le gant, à persévérer dans leurs entreprises qu'Elle destine à l'échec,

et honte, oui honte à Elle de nous avoir précipités dans cet antre des douleurs et des peines,

où Elle nous séquestre.

I

D'UNE COLIQUE

C ESSANT de voir dans la voûte étoilée le séjour prochain de leur âme ravie, les astrophysiciens commencent à nous apporter enfin quelques lueurs sur la cancéreuse multiplication de l'univers, même s'ils demeurent muets sur sa cause première, que leur fameux big-bang ne suffit pas à justifier. À nous, dans nos ténèbres, de tenter d'éclairer, à ce lumignon, notre pâle réflexion.

Je crains que ce ne soit que pour nous convaincre davantage encore de notre inanité. Que non seulement notre existence mais celle des microbes et des planètes n'ait tenu qu'à un accident d'attraction ou de répulsion de micromolécules, déchets du fractionnement du Tout commis par le Répulsive, ne renforce pas la haute idée qu'on pouvait, éventuellement, se faire du cosmos et de nous-mêmes. Dépréciant jusqu'à la nullité l'objet de notre discours, notre caquet s'en trouve définitivement rabattu.

Il n'en demeure pas moins que ce formidable foisonnement du créé, répercussion ramifiée de la fêlure initiale, est la marque éclatante du crime originel de la Dévastatrice. La pullulation malade, le torrent relâché de matières viciées qui constitue les astres les plus éblouissants, attestent Son péché.

C'est à son examen qu'il nous faut d'abord nous attacher, puisque c'est par là que tout a commencé.



Chaque galaxie, cent millions de soleils, et milliards de galaxies, outre les dix nouvelles que l'on découvre par an.

Et l'homme voudrait se croire le roi de cette dysenterie cosmique ?

Roi d'une tinette de diarrhéique.

Microbe de fond de latrines, on ne sait ce qui fait le plus rire de l'homme :

ignorant, le délire de sa gasconnade,
avisé, la placide acceptation de si fabuleuse humiliation.

Roi d'une tinette de diarrhéique.

Roi d'une tinette de diarrhéique,

“ Dieu a fait l'homme à son image ”, au mieux, a ch... le monde un jour de grande colique, et nous dedans.

Directement issus d'elle, pas de quoi perdre la tête, plutôt la perdre tout à fait et disparaître de confusion.

“ Le silence éternel des espaces infinis m'effraie ”.

Taquinés par les astrophysiciens, les “ espaces infinis ” se sont mis à papoter ;

pour nous dire notre honte et notre dérisoire chétivité.

Rois d'une tinette de diarrhéiques.



Cent milliards de soleils dans chaque galaxie et des milliards de galaxies, plus autant de milliards de milliards “ d'heureuses circonstances pour aboutir à l'homme ”,

difficile de croire que, ailleurs, d'autres milliards de milliards “ d'heureuses circonstances ” - ou d'aussi catastrophiques - n'aient pas abouti à d'autres hommes - ou les mêmes - pour leur totale malédiction,

toute pareille à la nôtre.

Ripaille céleste.

Milliards de milliards de soleils,

le nôtre, petite étoile de seconde zone aux deux tiers du rayon vers le bord de notre disque galactique,

et toute la méchanceté de l'univers concentrée pour nous apprendre à nous, et à nous seuls, que nous sommes les

Rois des ordures célestes ?

demande trop de forfanterie pour le croire.

Milliards de milliards de soleils, de supernovae, de trous noirs, de géantes rouges, de naines blanches, brunes, noires, de quasars, d'amas, de super-amas, de pulsars, etc. pour aboutir à notre petite conscience ;

pire que la montagne qui accouche d'une souris,

univers qui avorte d'un

Bacille d'ordures célestes.

L'unicellulaire, l'amibe, le microbe se savent-ils unicellulaire, amibe, microbe ?

D'où vient cette méchanceté cosmique qui nous martèle que nous sommes

Bacilles d'une poubelle céleste ?

Etre bacilles d'une poubelle céleste et le savoir, formidable singularité qui a toujours épaté les mortels.

Cette promotion, au lieu de bacilles, nous bombarde

Rois des ordures célestes.

Tant de souffrances, de deuils, de ruines, de lucide effroi de la Mort pour mériter le titre de

Rois des ordures célestes ;

aurions préféré l'anonymat.



“ La grandeur de l'homme est grande en ce qu'elle se connaît misérable ”, dit Pascal.

Pour nous, plus de grandeur,
que dérision et douleur.

Couronne d'épines.

Notre grandeur réduite à dérision et douleur, à quel titre l'accepter ?

Maudire et pester, se suicider ou s'abêtir.

Couronne de clown.

“ Il nous faut nous abêtir pour nous assagir ”, spécifie Montaigne.

“ Sages ”, des abêtis professionnels, des foies-blancs ou des morts-vivants.

Eludent de se savoir

Rois d'une poubelle céleste,

préfèrent être les

Rois de la déguerpissade.

Se savoir *Rois d'une poubelle céleste* et assumer notre condition, si peu en ont été capables, que presque tous se carapent vers le cocon de quelque foi ou de quelque religion.

Rois des foireux.



Paires de protons anti-protons, de neutrons anti-neutrons, puis d'électrons anti-électrons qui se fondent et s'annihilent en lumière ;

hélas, pour un milliard de particules négatives, un milliard *plus un* de particules positives,

ces aigres vieilles filles qui n'ont pas trouvé de partenaire avec qui se suicider, triste origine de la matière.

Univers, vengeance de mochetons méprisés.

Univers, un milliard tout rond contre un milliard plus un,
Simple erreur de calcul,
ou vengeance de mochetons méprisés ?

Dans un cas comme dans l'autre,

Pas de quoi pavoiser.



Un milliard tout rond, rien que de la lumière.

Un milliard *plus un*, affligeante naissance de l'univers

Déplorable faute d'un cancre.

Point de **déplorable faute d'un cancre**, point d'univers,
mais un immense éblouissement,
sans rien ni personne pour en être ébloui.

Milliard **plus un**, faute infime.

Sa petitesse même, tentative pour la cacher.

Pitoyable pudeur d'un cancre.

Faute de calcul : origine de la matière ;

l'univers :

Ânerie de cancre.



“ Et la lumière fut ”.

Eût bien mieux fait de rester lumière,
plutôt que de triturer ses déchets en matière.

Comme nous le savions déjà :

L'univers, un dépotoir.

L'univers, dépotoir de la lumière ;

Décharge contaminée.



Les scientifiques recherchent la “ solution ultime ”, équation qui rendrait compte du cosmos et de sa source. Ils seraient capables, dès lors, de le faire éclater.

“ Solution ultime ”, forme de “ solution finale ” de tout le créé,

Rédemption ou

Bourde de déments.

“ Solution ultime ”, pareille au nom sacré de Dieu chez les Juifs,

nom interdit ; le détenir, le proférer serait détruire l'univers.

Du fond de notre poubelle, nous pouvons néanmoins estimer cette interdiction

Pertinence de prudents.

II
INTEMPÉRIES

NON seulement l'Effroyable S'est donné le plaisir de faire de nous les *Rois des Ordures Célestes*, mais, Se ravissant et trouvant que c'était trop encore, Elle nous a réduits à moins que vents coulis.

Elle nous a laissé croire que nous existions, si peu que ce fût ? Les plus avisés des déchets dont Elle nous a formés pour Son amusement et notre désolation, percent Son secret. C'est par moquerie qu'Elle nous fait penser que nous sommes stables, solides, ne fût-ce qu'un bref instant, par pure méchanceté qu'Elle nous convainc de la douleur d'une plaie, d'une égratignure qui érafle notre fourreau. Illusion, scandaleuse tromperie encore, de la Dépravée. Cette incarnation, où Elle nous emprisonne, cette " maison d'os ", de muscles, de graisse, d'organes plus ou moins délabrés où nous osons nous reconnaître – par la jouissance, ou le plus souvent, par la douleur – ne sont que flux d'énergie, grelottis de forces obscures, tremblements d'on ne sait trop quoi qu'Elle a mis en branle et qu'Elle affuble de notre masque. C'est en vain que nous pleurons nos aimés, déplorons la perte d'un bien, la privation de liberté ou que nous criions sous la torture. Tout cela n'est rien, que faibles mouvements de quelques courants d'air qu'Elle souffle, et qu'Elle baptise de notre nom, pour nous berner et secouer Ses côtes de rire devant le succès de Sa farce. Pleurer qui, une brise d'été ? Un blizzard polaire ? Le burlesque l'emporte dans l'un et l'autre cas. Il ne reste point trace à la surface de la terre, de la Voie Lactée ou des étoiles des souffrances qui nous ont ravagés, par Sa faute. Les bourrasques d'on

ne sait trop quoi continuent à souffler, anonymes tantôt, tantôt portant nom d'homme, aussi oiseuses les unes que les autres et non moins passagères.



Filles de l'Affreuse, une particule ne dure qu'un millionième de seconde, une autre le centième de la première, une troisième pas même le centrillionième de la seconde.

Faits de particules, piètres humains :

Fugaces courants d'air.

Particules élémentaires “ formées à partir de rien et disparaissant de nouveau dans le vide ”,

ou bien : “ poussière tu fus, poussière tu seras ”,

la physique moderne n'ajoute ni ne retranche rien au désespoir.

Tragédie de courants d'air.

La physique moderne n'ajoute ni ne retranche rien au désespoir.

La physique changera,

le désespoir demeurera.

Obstination de la tragédie.



“ Tout coule ”, dit Héraclite, à l'autre bout du monde Tchoang Tseu le confirme : “ (Tout n'est) que flux permanent de transformations et de changements ”, ce que la physique corrobore.

Univers : tourbillons que la Tueuse dirige :

Valse de la Macabre.

Pas de solides, tout n'est que flux. La table sur laquelle j'écris, le stylo que je tiens à la main : tempêtes de micromolécules.

Travesti de ce tourbillon en solides, le concret :

Carnaval de la Macabre.

Rien de saisissable, que des “ faisceaux d'énergie... (qui) se désintègr(e)nt (et) se transform(e)nt les uns les autres ”.

Les Vedas, le Tao, le Bouddhisme, Rabbi Nahman de Braslav, d'Alembert, physiciens, philosophes et tant d'autres d'en tomber d'accord.

La création – ce qui se manifeste – une tornade sous habit d'Arlequin.

Carnaval de la Macabre.

Le concret dynamique, danse que la danse de Shiva symbolise.

J'ai beau aimer danser, je me moque que l'univers continue à se trémousser si les “ faisceaux d'énergie ” qui constituent ceux que j'aime et moi-même doivent également finir écrasés par ce gigotis.

Danse de la Macabre.

Plus de matière, rien que des flux ?

Pourtant je reconnais mal dans mes contemporains des zéphyrs ailés.

Danse d'éléphants.



Flux je suis, flux la personne de qui je serre la main.

D'où vient, dès lors, cette illusion de réalité ?

Illusion, précisément, me serine l'Inde, ignorance : flux déguisé.

Arlequinade.

Arborant nos bracelets-montres, mais fidèle à lui-même,

l'Orient se moque de nous.

Nos savants étudient la réalité,

pour découvrir qu'elle n'est que vents et ouragans en faux-nez,

ce que depuis longtemps l'Orient nous serine.

Arlequinade.

Arlequinade de vents et d'ouragans en faux-nez que nous sommes, l'Inde en a tiré leçon pour se tenir quiète.

Bien que désormais informés par nos scientifiques, nous autres, fébriles Occidentaux, nous continuons à gaiement nous trémousser,

Danse de Saint Guy.

Réduite à vents et ouragans, j'ai l'illusion d'exister ?

Illusion que je réclame.

Si cette illusion est mienne, il faut qu'il y ait un moi pour qu'il la soutienne.

Postillon d'éternuement

On ne se baigne pas deux fois dans la même eau, dit encore Heraclite — outre qu'on n'est pas le même à s'y baigner.

N'empêche que moi, qui m'y baigne, je la divise en deux courants. Accident dans le flux,

nœud coulant,

Nœud des pendus.



L'univers fait de tempêtes,

par quelle sorcellerie, dans l'ouragan général, ces points de pause sous forme de piteux humains, paniqués à l'idée d'être emportés par le

Raz de marée ?

Raz de marée, peut-être,

ce n'est pas nous qui ravageons,

ravagés par l'ouragan que Son haleine empuantie souffle, qui nous forme et nous emporte.

Ce n'est même plus une *arlequinade*, c'est une

Danse Macabre.

Tempête suis et tempête ne veux être,
mais embellie à jamais perpétuée.

Impossible temps radieux.



III

LE TEMPS QU'IL
NE FAIT PAS

PROSPECTANT l'univers et s'acharnant à découvrir ses lois, la science ne fait que dénombrer les méfaits de la Blafarde. Qu'Elle ait réduit le cosmos et nous-mêmes à des tourbillons d'énergie n'accuse que davantage notre Mère Démoniaque. Or, non contente de cette forfaiture première, il s'avère qu'Elle ne nous accorde même plus le temps où nous tenir ou seulement passer en trombe, ramenés que nous sommes à moins qu'une fulguration.

Je n'en suis que trop persuadée.

Mais où, quand le suis-je, si je n'ai plus ni lieu, ni moment où m'interroger ?

Me voici plongée dans des abîmes de perplexité. Et c'est à la Perverse que je les impute. Car il fallait Sa malignité sidérale pour affubler ces rognures d'être, qu'Elle a fait de nous, d'une capacité d'interrogation, qui torture. Les constatations de la science sont justes, sans doute ; elles sont courtes. C'est à nous, pauvres néants tuméfiés, à nous, sous-infusoires écrasés, de nous installer dans ce clin d'œil du temps à notre aune, de le faire prospérer, pour La narguer, la Détestable, Lui signifier que nous connaissons Son crime,

et que nous Lui en demandons compte.



Perçant les facéties de la Toute-en-Os, Dôgen¹ dit: “Tout ce qu'il-y-a est temps ”.

“ Il-y-a ” la maison, le chat, la table. “ Il-y-a ” moi, qui les perçois.

Le temps : la maison, le chat, la table — et moi.

Point de maison, de chat, de table ni de moi, point de temps,

Dans le vide, point de temps.

Inversement,

Point de temps :

point de maison, de chat, de table, point de moi.

La maison, le chat, la table, incertains l'instant d'avant, douteux celui d'après.

Temps, une fulguration,

et moi aussi, qui suis temps.

Réduit à une fulguration,

Néant du moi.



1 Moine Bouddhiste (1200-1253). fondateur du Zen japonais, part pour la Chine où il fait la rencontre de Maître Runjing. Prône la méditation assise (zazen). Auteur notamment du *Shôbôgenzô*. On l'a rapproché de Heidegger et de Sartre (in *Mille ans de littérature japonaise*, de Ryôjo Nakamura et René de Ceccaty).

Dôgen spécifie : “ Le temps, c'est le maintenant même ”.

Ni avant ni après. Temps sans passage, nul et total, stagnant ou tétanisé,

Est-ce encore du temps ?

Temps sans passage, privé d'avant et d'après : temps immobile de l'éternité.

L'éternité, c'est le “ maintenant même ”.

“ Maintenant même ” du chat, de la maison, de la table et le mien, chaque instant,

Fulguration, qui est éternité.

“ Maintenant même ” :

Impossibilité d' agir ni de penser sans quelque “ plus tôt ” ni quelque “ plus tard ”.

Eternité : moi pétrifié.



“ Maintenant même ”, point le temps d'agir ni de penser, mais celui d'éprouver une rage de dent ou un baiser de feu.

“ Maintenant même ” : le pathétique.

Temps violent du moi.

Meublé de rage de dent, de baiser de feu, de maison, de chat, etc., pathétique ou indolore,

“ Le maintenant même ”, fulgurant dans l'un ou l'autre cas, comme moi, qui lui appartiens par le caprice de l'Abominable,

Néant du moi.



“ Fulgurant ” est trop encore.

Einstein nous assène : “ La notion que le présent existe, qu'il est le seul réel n'est pas compatible avec la destruction du temps rigide et universel par la relativité ”.

Pelotonné dans le “ maintenant même ”, mais le présent assassiné :

Moi, anéanti.

Plus de fulgurant présent, de “ maintenant même ” où se concrétisent la rage de dent ou le baiser de feu,

Moi, anesthésié.

La Relativité me prive de tout temps où exister,
pourquoi, dès lors, ai-je tout de même mal aux dents ?

Anesthésie ratée.



Dans quel temps ai-je mal aux dents ? Ne pas me presser. Hélas, en la matière, j'ai tout le temps pour moi :

Contemporaine, me dit-on, de l'étoile morte depuis des millions d'années, dont la lumière frappe à l'instant ma rétine,

elle n'existe pour moi, comme la rage de dent, que dans l'instant même où je les perçois.

Fulguration du moi.

Contemporaine d'étoiles mortes depuis des millions d'années, de plus, futur et passé non moins “ réels que le présent ” — d'après Trinh Xuan Thuan,

rage de dent, baiser de feu, éternels ?

N'ai l'expérience d'aucun des deux.

Fulguration du moi.

Me fous de l'étoile morte depuis des millions d'années, ne m'intéresse que le fulgurant présent — rage de dent ou baiser de feu.

Temps non-anesthésié.



Coincé entre avenir et passé, le présent est tellement fulgurant que la science

capable de déceler les indécélables quarks, est inapte à saisir “ l'insaisissable ” instant.

Anguille de temps.

Fulgurant présent, insaisissable,

et nous ne sommes que présent :

Tour de la Marâtre.

Non moins impuissante à saisir la fixe éternité que le fulgurant instant, la science, rejoignant l'Inde, est prête à prédire un éternel recommencement :

Ce n'est plus du temps, c'est du

Bégaiement.

Pire que de temps bégayant, voici qu'on parle de temps réversible : “Deux électrons convergent, ont une collision et repartent... Inversez la séquence... elle est pareille dans les deux sens ”.

Salauds d'électrons, complices de l'Épouvantable, ils gardent pour eux seuls leur don de résurrection,

et nous donnent à bouffer à la Dévoratrice.

Temps pourri.



Puisque nous sommes, si peu que ce soit, hurlons que nous ne voulons pas naître pour crever, comme Elle l'a décrété, mais nous défaire et nous refaire à jamais, pour ratés que nous soyons, dans un ballet subatomique à faire se pâmer les anges.

Temps de Paradis.



IV

UN N'EST PAS DEUX

MOINS que courants d'air, pris dans un tourbillon, privés de temps où être, le vertige qui nous empoigne nous aveugle. À quoi bon être, pour être si peu ? De quelle immondice sommes-nous l'infection pour voir notre fugacité réduite à peines et douleurs, contre de si pauvres joies ?

La réponse, une fois de plus, accable. Et si la science – du moins le peu que j'en connais – n'est pas là pour la cautionner, des millénaires de méditations de mystiques l'étaient. Car ces fous d'absolu, ces poètes d'abîme ont une vision qui découvre des lointains que nos savants ne soupçonnent même pas. Que de l'Orient à l'Occident beaucoup tiennent l'univers pour tempête de flux, comme nous l'avons vu, n'empêche pas les plus profonds de s'accorder à rechercher l'Un, le sans-faillie, le gardé de la Profanatrice et dont ils se sentent soit distraits, soit déchus. Parménide en est le chancre le plus rigoureux ; mais qu'il s'agisse de Ruysbroek, de Maître Eckhart, de Saint-Jean de la Croix, de Lao Tseu ou du Bouddha qui, comme Çankara et grande partie de la Chine, du Japon et de l'Inde, s'ingénie à s'abolir dans le doux roulis du non-multiple vide, tous ont consacré leur vie à tenter de se fondre, à disparaître en lui.

La leçon qui ressort de leurs veilles – ou de leur “ éveil ” – dit que ce monde n'est que lèpre, sarcome du Tout infecté par le Rien. Nous n'en sommes que les métastases, manifestations distillées par la tare dont le Suprême est touché.

Nous reconnaissons bien là les façons de la Putréfactrice qui S'est insidieusement insinuée en lui, et l'a mis en pièces. Leur

multiplication est le signe même de Sa félonie. Contaminés par la Sépulcrale, la vie, pleine et totale avant ces déchirures, s'effrite. Nous ne sommes que les plus affectés de Ses débris.

Ulcères du mal qui ravage l'être, notre fonction est de maudire sans cesse Celle Qui Lacère Les Cieux,

puis de retourner dans le silence, dont rien, jamais, hormis Sa souillure, n'aurait dû nous tirer.



*Un, continu. Quelle naissance, en effet, lui chercherais-tu ?
Par où, de quoi évolué ?*

...

Ainsi ne peut-il être qu'absolument, ou pas du tout.

...

*Car il n'y a point ici un plus qui romprait sa continuité.
Ni là un moins, mais tout est plein d'être.*

(extrait du poème de Parménide,
trad. Auguste Diès)

J'ai un morceau d'étoffe, je le déchire en deux. Ces morceaux ont beau être du même tissu, je n'en n'ai plus un, mais deux :

La Palisse.

“ Tout est un ” affirme l'école indienne de l'Advāita, que Çankara illustre,

Heisenberg le confirme : ... “ Le nombre des éléments de base se réduit encore une fois à un ”.

L'univers, un ? Dès lors, que ne suis-je aussi l'Autre ?

C'est que je suis déchirée d'avec lui.

Un, dépecé en multiple.

Par quoi suis-je déchirée d'avec l'Autre ?

Si l'Autre est être et moi aussi, ce ne peut être que par le non-être.

Un, dépecé en multiple.



Un, non seulement déchiré en deux, mais en trois, en dix, en milliards, en milliards de milliards de déchets d'être par le non-être qui le morcelle en galaxies, étoiles, infusoires ou en douloureux humains.

Univers, forfait de la Scélérate.

Cette déchirure de l'être par le non-être qui détermine les déchets que nous sommes nous limite, nous ciconscrit, nous emprisonne,

Forfait de la Scélérate,

Encerclés par la Maléficiieuse d'infranchissables douves de néant,

reclus dans le déchet d'être qu'Elle nous abandonne,

condamnés à naître seul, à crever seul, à mal partager nos joies fût-ce avec les plus aimés, à pâtir de coups, de maladies, de vieillesse et de mort,

Forfait de la Scélérate.

Plus de limites dessinées par la Vivisectrice, plus de contour, de surface où les coups portent, plus de bornes d'aucune sorte, retour à l'Un,

Paradis.



Sereine plénitude de l'Un sans rupture,
innocence préservée du désastre des limites :
point de séparation, de début ni de fin, donc de mort.

Paradis.

L'Un tailladé par l'Equarrisseuse :
séparation, début et fin, naissance et mort.

Tragédie, forfait de la Scélérate.

Le multiple, forfait de la Scélérate :

Tragédie;

Il va de soi que, de l'Advaita aux mystiques, si nombreux soient ceux qui s'acharnent à retrouver l'Un,

Guérison de la tragédie.



L'unité est si précieuse que nul ne peut “ jamais y jeter un regard, pas même Dieu... dans la mesure où il conserve en Lui quelque modalité phénoménale ”, spécifie Maître Eckhart.

Dieu comme ceci, comme cela – tout amour, toute puissance, toute vie, etc.

Envenimé par la Dislocatrice, affublé d'attributs,
Il n'est plus Un, mais innombrable.

Tragédie.

“ Pour que Dieu puisse y jeter un regard (dans l'unité) ”, insiste le dominicain, “ il faudrait quelque chose qui n'est ni ceci, ni cela ”

“ Ni ceci, ni cela ” ? Exactement le *neti neti* du Vedanta indien.

Mystique - ou l'antimultiple - universelle mathématique de l'Un.

Extinction de la tragédie.



Sainte Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix et tant d'autres, des analphabètes de la mystique en regard de Maître Eckhart ;

ne rêvent que d'union,
l'union suppose Deux,
Maître Eckhart ne veut que l'Un.

Résorption de la tragédie.



SANTE DE DIEU :

Epargné par le pernicieux multiple, Dieu aurait créé le monde par amour.

Excès d'amour, la Création, débordement fâcheux :

Incontinence de Dieu.

La Création – perversité du multiple – est tellement scandaleuse que, pour la justifier, Isaac de Luria, dans sa nouvelle cabale, imagine que Dieu s'est “ rétréci ”.

Ce rétrécissement, c'est le *tsim-tsum*.

Indispensable :

Dans son heureuse plénitude, Dieu est sans besoin d'aucune sorte,

moins encore de celui d'une Création bancroche,

Point cancérigène.

Tsim-Tsoum : serions-nous dans ce trou de Dieu, fût-il infinitésimal, ouvert par la Pourfendeuse, où le multiple peut s'établir ?

Point cancérigène.



L'Orient, obsédé par la nostalgie de l'Un, ne cherche ni union, ni fusion avec lui,

ne rêve que d'effacer l'accident de la vie, qui corrompt l'exacte pureté du vide.

Cancer résorbé.

VIDE, où tout n'est que “ calme et volupté ”, puisque rien, jamais, n'y est.

Sainte santé.



V

SCIENCE-FICTION

INFIMES dans l'espace, nuls dans le temps, brefs nœuds de douleur aussitôt rengouffrés dans la nuit du rien par l'Obscure, comment, pourquoi notre condition d'enfer ? N'aurions-nous pu être autrement, grandioses, glorieux, omniscients, tout puissants ?

Mais nous, pauvres imbéciles, tellement faits à notre geôle, nous oublions qu'il y a peut-être dehors un monde, un monde immense qui pourrait nous être révélé. Légers, ouverts à tout, on nous y verrait batifoler, gambader, prendre vol.

Au lieu de cela, humiliés contents de l'être, infirmes d'imagination, nous remercions les matons de la Sournoise de notre enfermement. Aplatis, émerveillés, regorgeant de gratitude, nous leur chantons actions de grâce : “ Que les murs de notre cellule sont beaux ! Comme ils suintent bien l'humidité ! Comme ils nous gardent de tout bruit, de tout signe extérieur ! ”. Et, pâmés d'éblouissement, agenouillés, nous supplions de nous y laisser encore pour jouir, ne fût-ce qu'un tout petit instant de plus, de tant de salpêtre, et de vermine.

Tant pis pour nous. Si nous ne clamons pas notre révolte, nous méritons notre claustration. Se contenter de ce peu, quand il y a tant ? Entonner un hymne devant le cloporte qui se carapate sur la paroi dégoulinante, quand tant d'autres objets, sublimes peut-être, qu'Elle nous cache, nous demeurent à jamais celés ? C'est avoir une âme d'esclave, se confondre en “ merci ” devant un rogon.

Pour moi, je veux plus, plus encore. Je veux tout. Que l'Infanticide m'ait privée, à mon insu, de tant de choses possibles, fussent-elles calamiteuses, est une frustration que je ne Lui pardonne pas. Et j'enrage, oui, j'enrage qu'Elle ne m'ait donné que deux yeux, deux oreilles, deux mains auxquels presque tout échappe, que je voudrais saisir. Et je crie qu'Elle devait me donner plus, plus de sens, plus de jours, plus de vie – ou rien du tout. Ne m'en avoir donné qu'un peu est encore un signe de Sa malice, qui n'offre que pour éveiller l'envie, qu'Elle se réjouit de frustrer. La parcelle avaricieuse qu'Elle m'a départie en grippe-sous qu'Elle est ne suffit pas à ma cupidité, pas plus que les maigres aperçus qu'Elle m'ouvre sur le monde. Car, par Sa faute, nous n'apercevons celui-ci qu'en borgnes, et à tâtons.

Même, on peut deviner les ricanements d'une autre nichée, plus chérie de la Dénaturée, de ce fait mieux douée que la nôtre, et qui s'esclaffe à entendre les cris de victoire de nos farfouillers infirmes de la terre et des cieux.

Peu importe. Obtenues par de si pauvres moyens, pour dérisoires – ou terrifiantes – qu'elles soient, ces victoires du savoir sont défis à l'Insolente,

elles méritent des couronnes, que nous ne leur refuserons pas.



Dès la maternelle nous apprenons la vue, l'ouïe, le toucher, etc., seules lucarnes entrouvertes sur le monde,

masure de peu d'issues où la Fielleuse nous jette, d'où l'on ne voit presque rien.

D'autres ouvertures percées – dans un château, sait-on ? – peut-être découvririons-nous un univers, que nous ne soupçon-nons même pas.

Vue de bigleux.

Vaniteux au point de croire que, forts de nos outils et de notre intelligence, nous pouvons désormais prospecter le micro et le macrocosme, nous, sourds et aveugles d'autres sens, qu'Elle ne nous permet même pas de rêver.

Vue de bigleux.

Nous nous prenons pour les rois de l'univers, alors que nous n'entendons pas le sifflet que notre chien entend, ni ne voyons ce que voit la mouche posée sur notre nez et dont les yeux à mille facettes la font toujours fuir à temps notre main agacée.

Prétention de bigleux.



“ Notre existence même limite la possibilité des lois physiques ; elles doivent être compatibles avec notre présence ”, écrit Stephen Hawking.

Humains, étalons de l'univers ?

Allons donc,

Vue de farauds.

... “ l'univers n'existerait que pour nous ”.

Pour les rogatons dont Elle nous forme ?

Délire de vanité.

Vue de farauds.

“ La vie, telle que nous la connaissons, n'aurait aucune chance de surgir dans un univers tant soit peu différent ”.

Vraie malchance : que l'univers n'ait pas été “ tant soit peu différent ”.

Bonne vue.

Dans des grottes mortelles pour nous, closes depuis des millions d'années, des Roumains ont découvert quelques organismes vivants :

Bien fait pour les farauds.



Caillois tenait ce monde pour intelligible : nous serions de même nature que lui.

D'éventuels habitants d'autres mondes seraient sans doute non moins fondés à se croire de même nature que ceux-ci.

Vue d'autres bigleux.

D'autres natures, d'autres a priori que ceux que Kant nous prête ?

Craindre – ou espérer – qu'ils ne nous demeurent interdits, inaptes que nous sommes à concevoir d'autres pensées que celles que notre pauvre esprit secrète.

Vue de bouchés.

L'intelligence est si persuadée de sa justesse, qu'elle est incapable de se remettre en question.

Elle oublie l'argument du “ diallèle ” : seule la raison prouve la raison.

Plaisanterie de la Néfaste :

rien ne peut se prouver soi-même,

rien ne prouve donc la raison.

Vue de farauds.

Perdus dans “ l'univers qui ne serait fait que pour nous ”, minables fourmis dépourvues de boussole, nous sommes des naufragés sans un brin de paille pour nous sauver.

Vue de paumés.

Pour beaucoup, brins de paille sont religion ou quelque opinion ou croyance ancrée.

Brins de paille, en effet, à l'usage de

Paumés.

L'univers façonné à notre convenance ?

Façonné par la Furie, il ne nous offre que déchirements, maladies, vieillesse et mort.

Se demander plutôt ce que nous y fichons.

Paumés de l'univers.

Pour ne plus être les paumés de l'univers,

il nous faudrait non seulement d'autres sens, mais la toute-puissance, la toute-connaissance, le tout-amour, la toute-vie,

Vue d'illuminée.



Humains, nous analysons le monde à notre mètre.

Grenouilles, l'analyserions au mètre des grenouilles.

Vue de têtards.

Que les grenouilles n'ont point d'intelligence pour prospecter le monde ? Que nous l'ayons nous, là est l'exception, le miracle, la caution ?

Lui manque, pour nous épater, d'être précisément, celle aussi d'une grenouille.

Vue de bigleux.

“ Qu'arriverait-il si un autre univers ne pouvait avoir aucune influence sur le nôtre ” ? songe un nobélisable.

J'en ai souvent rêvé. Imperceptible pour nous, nous traversons ses villes et ses champs sans même les soupçonner,

il se peut d'ailleurs que nous les traversions.

Vue de tordue.

Rêver d'autres espèces, science-fiction ?

D'autres organes, d'autres sens tellement inimaginables, que les maîtres les plus doués de ce genre littéraire sont incapables de faire mieux que de grossir ridiculement les nôtres.

Vue de piteux.



Tout voir, tout entendre, tout comprendre : ambition d'impotents, atteints de boulimie.

Irréfragable ambition, inassouissable ambition :

Vue de damnés.

Damnés tourmentés de famine, soupçonnant le délicieux pot-au-feu dont le fumet flatte leurs narines,

pire que le rocher de Sisyphe, le tonneau des Danaïdes et mille autres tortures par l'Olympe ou les hommes inventés,

Supplice breveté par la Nocive.



VI

VANTARDS DE FOIRE

FUGACE passage d'un déchet, réduite par la Ténébreuse à quelques micromolécules, pourquoi m'identifier à celles-ci et non pas à d'autres ? Quoi, qui fait que je me reconnais dans ces riens, rien qu'en eux ?

Soite question, me dira-t-on. Sans doute. Elle m'a toujours tourmentée. Collée à mon identité, incapable de m'en déprendre, j'ai ravagé mes nuits à me demander ce qui faisait que j'étais moi et non pas l'Autre, n'importe quel autre. J'ai lu bien des livres, interrogé les plus éclairés de mes contemporains, nul, jamais, ne m'a répondu. Pourquoi suis-je moi ? Évidence si première qu'elle ne fait pas problème – tout comme “ l'évidence ” qui veut que la pomme tombe “ naturellement ” par terre. Les grandes révélations se cachent, précisément, derrière les évidences.

Je ne suis pas Newton. Je ne me prends pas pour lui. Je n'ai pas de réponse, hélas, à la malédiction de la “ chute dans l'individuation ”, comme le dit Cioran. L'effraction cosmique commise par l'Épouvantable qui a fêlé le Tout en un grouillement de rongeurs ne suffit pas plus à l'expliquer que la fortuite rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde. Que je sois embastillée en moi par Celle Qui Fait Pourrir et qui m'encercle de Son néant, je ne l'ai que trop dit ; mais pourquoi en ce moi-là, et en nul autre ? Cet emprisonnement dans le moi, cette identification à lui, dont Elle est coupable, telle est la base, la source de tous nos fléaux. Si depuis la nuit des temps, du Védanta aux sorcelleries, du Livre à sa remise en doute, tous ces ravages ont été répertoriés, quand ce

n'est même justifiés, personne, à ma connaissance et en dépit de “ l'illusion ” que prône l'Orient, n'a démêlé ce qui fait que – à moins d'être malade – chacun se sente être soi, rien que soi, un malingre petit soi, cause originelle, principe avarié de nos plaies.

Là est la racine du mal ;
 sans elle, point de tragédie,
 avec elle, toutes les tragédies,
 pour la délectation de la Sadique.



Pourquoi ne suis-je pas ma sœur ? Même père, même mère, j'aurais pu être elle et elle moi.

Pourtant, magie noire de la Sorcière Cosmique, chacune est tellement collée à son identité, que nous sommes irréductibles l'une à l'autre.

Malédiction fondamentale.

Que je sois ma sœur et ma sœur moi, cela reviendrait au même ?

Vu du dehors, sans doute ;

du dedans, les pensées, les joies et les peines qui nous habitent seraient sans doute interverties,

notre sentiment d'identité resterait le même : ma sœur pensant mes pensées, éprouvant mes émotions et moi les siennes, elle resterait elle, je resterais moi.

Énigme fondamentale.

Enigme fondamentale ? Physiologie, dit-on. Seules mes cellules cérébrales perdurent quand toutes les autres se renouvellent.

Autre sale farce de la Pernicieuse qui me ligote aux premières pour me persuader que je suis moi.

Mais pourquoi ce moi-là et non pas celui de ma soeur ou de “ ce monsieur qui passe ” ?

Perversité fondamentale.



Ce n'est pas le fait d'être moi, le miteux petit moi J.W. et non pas celui de Racine ou d'Einstein qui m'obsède,

mais le fait d'adhérer à ce petit moi au point de ne jamais cesser d'être lui, rien que lui.

Tourment fondamental.

Peu me chaut d'être qui je suis,

être un minable ou grandiose petit moi suffit au désespoir.

Torture fondamentale.



Moi bon, méchant, intelligent ou sot : superficiel.

Le vrai mystère, c'est d'être un moi, ce moi-là, ne coïncider qu'avec son “ cœur et (son) noyau ”, comme le dit Maître Eckhart, quels que soient les attributs qui peuvent le décorer.

Moquerie suprême de la Fatale.

Je pourrais être tout court, sans savoir être moi. Blandices, dès lors, de l'indélimité, doux effluves du diffus.

Mais cette culbute dans le moi, cette identification à lui et la séquestration dans son “ cœur ” et son “ noyau ” :

Moquerie suprême de la Fatale.



“ Coeur et noyau ” du moi, d'où tout le reste sourd :

âme, disent certains,

ovule et sperme, disent d'autres.

Baptiser le mystère âme, ou l'insondable Dieu, n'est point explication, mais bouche-trous des abîmes ;

le ramener au physiologique, même obscurité quant au cachot du moi, chambre de torture cernée par la Purulente.

Arcane fondamental.

Âme ou ovule, ovule ou âme,

seule leur perversité pouvait les contraindre à baver le postillon infecté de notre identité.

Dépravation fondamentale.

Dégringolade dans le moi, identification à lui, cause de toutes nos calamités ;

aussi bien, urgence de comprendre ce

Mystère fondamental.



Amour¹, chétive tentative pour rompre l'enfermement où notre Geôlière nous tient, volonté d'aller vers l'Autre, de nous fondre en lui.

Dès la première inévitable déconvenue, l'illusion se dissipe et nous reverrouille dans l'infranchissable “ cœur et noyau ”.

Chimère d'enchaîné.

Inévitables déconvenues de l'amour :

preuve de l'impossibilité de sortir de soi, de se détacher de son “ cœur et de (son) noyau ” pour assumer celui d'un autre.

Misère d'enchaîné.



Inaptes à devenir l'Autre, nous nous targuons d'un triste privilège : se savoir soi.

Vantardise. Un souriceau, un moustique ne doivent pas le savoir moins.

Confirmation : panique devant la main, la patte, le bec qui les menace, eux, et aucun autre.

Vérité fondamentale.



La conscience d'être soi, fléau tellement épouvantable que l'Orient est toujours prêt à payer en tortillis physiques et mentaux l'espérance de s'en “ délivrer ”.

1 cf.. *D'une malédiction in Vies de la Mort*, 1992, Editions de la Différence.

En Occident, douter de cette conscience mène tout droit à l'asile.

East is East and West is West

Se croire soi, donc souffrir, c'est ignorance, dit l'Orient. Les “éclairés”, les “rishis”, fondus dans le Tout – ou le Vide – en sont “délivrés”,

tout comme nos mystiques, “unis à Dieu”.

À ceci près que ces derniers, bientôt précipités du haut de leur extase, que nos limites interdisent,

se voient enfoncés d'autant plus profond dans notre fange.

Amertume privilégiée.

“Mais cette joie de l'amour mystique ne fut qu'un songe. Qui me reprocherait de vouloir mourir” gémit la béguine Hadewijche avec Sainte-Thérèse d'Avila et presque tous ces fous d'amour.

Pour avoir cru à une bénédiction possible,

les mystiques se font les plus damnés d'entre les damnés.

Amertume privilégiée.



En dépit de l'Orient, qui le tient pour illusion, soi, être soi, se sentir soi est certitude première.

Un nouveau-né qui braille la connaît déjà.

Misère fondamentale.

Le nouveau-né qui braille se connaît par sa faim, sa soif, son plaisir.

Non point conscience : pathos.

Pire encore : pathos exprimé par le seul physiologique.

Misère fondamentale.

Dès le départ, se sentir soi par la faim, la soif, la colique :

le sentiment initial de l'individuation relié à l'enveloppe de bidoche qui nous enferme, nous définit hyper-fugacement et nous sépare irrémédiablement du reste,

Misère fondamentale.

L' "enveloppe de bidoche" n'est pas "le cœur et le noyau" du moi ; pas même son habitacle,

mais "le cœur et le noyau" perçoit l'hermétique repli sur soi de la première ;

L'enveloppe détruite, ne lui reste plus aucun soi à percevoir,

Destruction radicale.

Le physiologique, aspect premier de l'individuation, juste trouille de la panse à la vue de sa fin.

Répulsion fondamentale.



"Fin du physiologique, fin de son rôle de siège du 'cœur et (du) noyau', fin des limites, le moi devient le tout".

Le tout ? Plutôt le rien.

Privé d'être défini par le physiologique, donc désormais indifférencié, dissout dans quelque vague infini,

“ le cœur et le noyau ” cessera d'être tout court.

Violence fondamentale.

Fin du physiologique :

Que m'importe de me perdre dans une mélodieuse, une fluctuante totalité si j'y disparaîs, fût-ce dans une dévorante suavité.

Abolie, ravissement que je ne saurais goûter :

Spoliation fondamentale.



Née seule dans un cri, destinée à crever dans un spasme atroce que nul ne partagera, incarcérée dans mes douleurs ou mes trop rares joies étrangères même à ceux qui disent m'aimer,

je suis contrainte d'éprouver le stupéfiant sentiment de mon identité, basse-fosse de mon “ cœur et (de mon) noyau ” où m'a plongée la Lugubre qui, me divisant de tout, me cerne de Son néant,

néant d'où Elle ne m'a tirée que pour m'y reprécipiter,

moi,

Cellule de condamné à mort.



VII

ROUES DE PAON

É TRANGERS jusques à notre frère ou à notre sœur, arrachés d'eux par l'Hirsute qui nous fait irrémédiablement séparés, du moins pourrions-nous espérer être comme un haricot vert, qui ne paraît pas souffrir quand on l'éventre.

Point du tout. L'Immonde Stellaire, pour railler la panique où nous jettent les gouffres dont Elle nous environne, fait mine de les combler et nous induit à croire en un absolu bénéfique, réparateur. C'est pour exiger que, sous cet accoutrement qu'Elle Se donne pour atours, nous Lui rendions grâce et chantions Ses louanges.

Hélas, nos dithyrambes, nos hymnes les plus exaltés ne sont jamais à la mesure de Son exigence. Si nous nous affalons en actes contrits d'admiration, si nous léchons la poussière des restes d'ongles noirs de Ses orteils décharnés, nous n'en faisons pas encore assez.

En revanche, si copiant les mœurs de l'Infatuée, nous quémandons quelques petits éloges pour consoler ou tromper tant soit peu les infirmités que nous Lui devons, La voilà qui pouffe et nous, tristes flagorneurs, qui pouffons avec Elle, moi la première, qui prends la tête des moqueurs et ris à grand bruit de ces présomptueux.

Je devrais me corriger. Cette mendicité d'admiration, ces luttes effrénées pour obtenir ces signes d'importance ne sont qu'humbles requêtes, pathétiques demandes des éclopés qu'Elle

fait de nous. Si quelques ingénus peuvent se consoler par ces pâles non moins qu'aveugles succès, hé bien, qu'ils s'en réconfortent. Ils jouiront ainsi de minces instants d'illusion avant que deuils ou autres catastrophes ne viennent, cruellement, les déromper.

Quelle que soit leur triche, les plus heureux auront un jour ou l'autre à faire face à notre condition de désastre,

bénis soient les infortunés qui, faits à la boue de notre terrain vague, finissent par s'y accommoder d'un trognon blet.



Grégoire de Nazianze, un des Pères de l'Eglise grecque, nous dit, comme Senacour :

“ Qu'est-ce que vivre ? C'est sortir d'un tombeau pour aller vers un autre tombeau ”.

Issue de la Mort, la vie, par la Mort avalée,

Aigre rot du néant.

Vie, aigre rot du néant ?

Les protozoaires, les mouches, les lapins, les éléphants ne sont pas moins en vie que nous,

ne paraissent pas se fourrer pareille incongruité dans la tête. Bienheureux dépourvus de comprenaille,

Instrument de torture conçu pour les seuls humains.

Instrument de torture conçu pour les seuls humains, lucidité à nul autre infligée, afin de n'obliger que nous à discerner les abîmes dont Elle nous environne et nous en épouvanter,

Aigre rot d'un méchant

L'exclusivité de l'épouvante des abîmes : supplice suprême ; d'autres disent : suprême distinction.

Et de s'aviser qu'un Être toute bonté y a présidé, “ pour notre plus grande gloire ”.

Aigre rot d'un méchant.

Élection pour notre plus grande gloire, ou pour la “ plus grande gloire ” de notre électeur ?

Chef d'un chœur de lémures à notre ressemblance, uniquement destiné à chanter ses louanges,

égo-idolâtrie dont nous payons le prix.

Aigre rot d'un paon.

Ego-idolâtrie jamais assouvie d'encens, d'éloges, de prières, de dithyrambes, de sacrifices - fussent-ils humains et dont ceux, évités d'un cheveu, d'Iphigénie ou d'Isaac,

infatuation qui ne nous accable de jugeote que pour le vain plaisir de s'entendre glorifier,

Aigre rot d'un paon.



Çakya Muni proclame : “ Je suis le Saint, le Parfait, le suprême Bouddha ”,

Jésus n'est rien moins que le “ Fils de Dieu ” ;

Dans un cas comme dans l'autre, garantie de louanges.

Roues de grands paons.

“ Dieu dit : « Que la lumière » soit et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ”.

“ Dieu appela le sec terre et appela mer l'amas des eaux. Et Dieu vit que cela était bon ”.

Sans attendre qu'on lui dispense des louanges,

tout fierot de son ouvrage, Dieu se les accorde à lui-même.

Précaution de paon.

“ Dieu a créé le monde par amour ”.

Point du tout : par vanité.

Aigre rot d'un paon.



Avisés de la formidable vanité des cieux,

prières, fêtes, adoration, autant de trucs des hommes pour être payés en retour.

Placements sur paons.

Louanges et actes de soumission entre hommes, c'est bassesse.

Adressés aux dieux, c'est dévotion.

Différence de degré. Dans l'un et l'autre cas, à même flatterie, même espérance de faveurs,

Placements sur paons.

La voracité de louanges des cieux est tellement démesurée qu'elle n'est jamais rassasiée.

Cathédrales, faste des temples indiens, puissance de ceux d'Égypte,

superbes adulations pour tenter de l'apaiser ;

Placement sur paons.

Au-delà des prières, au-delà des sacrifices, les Indiens du Pérou se ruinent en *potlatchs*, donnant bien plus qu'ils ne possèdent, pour acquérir du prestige en proportion inverse.

Spéculation sur paons.

Qu'il y a de vrais dévots, tout d'amour et d'humilité ?

Sans doute.

Ce sont les plus intéressés :

Mortifications ici contre gloire totale là-haut :

Placement sur paons.

Mortifications ici contre gloire totale là-haut :

nul autre que ces flagellants n'a prêté tant de vanité aux cieux.

Seuls à penser qu'elle n'exige rien moins, pour se satisfaire, que notre complet effondrement.

Placement sur paons.



Humilité devant les dieux ?

Les petits humains s'en revanchent.

À l'occasion des rites et des fêtes censés aider au lever du soleil ou à la rénovation de la nature,

se prennent pour leurs collaborateurs.

Petits paons.

L'homme, collaborateur des dieux ?

Sans doute :

La camelote du résultat serait là pour le prouver.

Travail de paon.



Si Dieu Tout Puissant ou la moindre petite divinité de n'importe quel Olympe réclame également honneurs et vénération,

ne pas s'étonner de la fabuleuse vanité des hommes, leur triste caricature.

Aigres rots de petits paons.

VERSION INVERSE :

ne pas s'étonner de la fabuleuse vanité des dieux, ou de Dieu,
photos agrandies des pauvres petits humains.

Aigres rots de grands paons.



Articles dans le journal, passage à la “ télé ” : gloriole.

Que de minables petits humains la réclament n'est que piètre
compensation à leur débilité ;

qu'une totale et sereine divinité exige qu'on la glorifie,
n'illustre que sa fatuité.

Grand paon.

Dans notre débilité vouloir la gloriole peut s'excuser, c'est re-
cette de rebouteux pour soigner notre mistoufle.

Mais inexcusable d'être façonnés conscients de cette
mistoufle, qui réclame, pour se consoler, le piteux du clinquant.

Sanglots de petits paons.



Resplendissants, régnant dans quelque ciel, réclamerions-nous
encore la vaine gloire pour rapiécer tant soit peu nos loques ?

Le craindre, puisque nous prêtons notre fatuité aux dieux.

Petits et grands paons.

Éloges, marques d'admiration, besoin si pressant des guenilleux que nous sommes,

que des empires entiers, des religions même, ont été fondés sur la flatterie.

Grands sanglots de petits paons.

Se demander qui, des flattés ou des flatteurs, désole davantage :

Les bouffis qui commandent des panégyriques,

ou les pouilleux réduits à les prodiguer.

Grands et petits paons :

Piaillerie de basse-cour.



Nous leur élevons des temples, nous nous abîmons en prières, nous nous affaissons en humilités,

c'est à nous, piteux humains, qu'il faut dresser des autels.

Sort si douloureux que le nôtre, nul dieu au ciel, nul démon en enfer ne serait de taille à l'endurer.

Petits paons déplumés,

les anges sont dans la basse-cour.



VIII

BANQUE CÉLESTE

DANS l'obscurité où l'Odieuse nous immerge, la science, inventive mais rigoureuse, cherche à petits pas l'approche de la vérité. D'autres, plus pressés, prennent des raccourcis, qu'ils disent tout droit mener à son flamboiement.

Nous voici devant la porte blindée d'une Vérité absolue¹, inattaquable, accablante. Que vous ne tentiez pas d'en pousser le battant actionné d'un déclic par ceux de l'intérieur, ceux-ci, furieux de ce qu'ils tiennent pour mépris, le font tomber sur vous et vous écrasent, comme une blatte. Plongés dans une lumière blême où ils voient l'éclat du soleil le plus éblouissant, ces illuminés décident que, si vous refusez d'entrer, de jouir de ce resplendissement dont ils se croient inondés, vous n'êtes que vermine indigne de vivre. Votre existence même déshonore et le ciel et la terre ; elle porte atteinte à la pureté de l'univers, la première urgence est de vous éliminer.

Je tiens que cet aspect implacable de la vérité, ce fanatisme enfin, a un lieu des circonstances de naissance. Je les dirai ici, quitte à en offenser plus d'un. Les ravages que, croyant bien faire, il ajoute à notre déplorable condition de fils de la Sardonique sont tellement épouvantables, qu'on ne peut les passer sous silence. Issus d'un point précis, sans doute choisi par Elle, ils ont déferlé sur la terre, emportant tout sur leur passage, condamnant à la

1 cf. *Apologie du mensonge*, in *Vies de la Mort*, 1992, Editions de la Différence.

noyade, au fer et au feu les quelques intrépides qui tentaient de leur résister.

Ho ! je ne me flatte pas d'être la première à dénoncer ces outrages. D'autres que moi, plus vigoureux, plus pertinents s'y sont attachés. Remercions leur lucidité. Mais " Le ventre n'est pas encore tari d'où est sortie la bête immonde ", lança Bertold Brecht, aidons à sa fausse-couche.

Toutefois, il est à craindre que le ventre creux, le ventre taré de l'Efflanquée ne puisse jamais accoucher, que d'immondices.



Religions " révélées ", acte de naissance de la " vérité ". Auparavant, les meilleurs esprits la cherchaient à tâtons, désormais cette quête paraît superflue, la Révélation, mètre étalon de la Vérité, tient lieu de critère.

Banque céleste.

La Révélation, cadeau pour anxieux ou fainéants. Plus d'affres de doutes ni d'incertitudes,

la Vérité est octroyée gratos sur simple présentation d'alliance, de baptême ou d'adhésion.

Banque céleste.

Précédant la Révélation, rien que de petites vérités à usage personnel.

Que Dieu ait pris la peine de cautionner la sienne atteste qu'elle existe.

Banque céleste.

S'il y a une Vérité, la Vérité existe.

– C'est la mienne, dit le nazi.

– C'est la mienne, dit Staline.

– C'est la mienne, disent tous les intégristes

Banque céleste.

Point de Vérité, prudence,
Vérité, outrecuidance.

Banque céleste.

Avant la Révélation, ne régnaient que satrapes et despotes ;
ils ne fondaient pas leur pouvoir sur la Vérité,
se contentaient de tuer par caprice ou délices.

Banque terrestre.

Crever au cachot, par pendaison, écharpé, écartelé, tronçonné,
brûlé vif ou, comme à Rome, sur la croix, saumâtre différence
pour les tristes suppliciés.

Néanmoins, point de bûchers, de goulag, de fours crématoires
sans Vérité Révélée, caution de ses succédanés.

Religions “ révélées ”, banques du totalitarisme.



Le monothéisme “révélé”, source des bûchers, de la Saint Barthélémy, des pogroms, du massacre des Indiens de toutes les Amériques “ au nom du Christ et Roi ”,

Inventeur du fanatisme.

Point de “ révélation ”, que des guerres de conquête, souvent suivies de massacres.

Depuis la “ révélation ”, le dogme devenu pouvoir, voici les massacres imposés.

Monothéisme “révélé”, inventeur du fanatisme.

Selon la “ révélation ”, hors d'elle ne se trouvent que d'outrageants bipèdes dont l'existence même est blasphème.

les massacrer n'est plus un crime,
c'est un devoir.

Monothéisme “révélé”, inventeur du fanatisme.



Le monothéisme “révélé”

, caution des autres “vérités”, a commis tant de ravages,

qu'il y a grand lieu de penser qu'il n'est que le plus éclatant costume dont se camoufle la Dévastatrice.

Astuce de la Démone.

La Camarde camouflée ?
Nécessairement.

Se serait-Elle présentée sous Sa face grimaçante, nul ne L'aurait suivie.

Parée de mitre et de robe blanche qui La cachent, Elle a pu épater les quidams.

Astuce de la Démone.

C'est parce qu'Elle nous a si mal ficelés que nous avons besoin de Révélation.

Ne nous aurait-Elle pas faits de manques, de désirs inassouvis, d'aspirations frustrées que nous nous passerions de toute Révélation.

Astuce de la Démone.

Dotés, par la Perfide, de la miette d'amour qui fait rêver du tout-amour, qu'Elle interdit, d'une bribe de savoir qui fait souhaïter le tout-savoir, qu'Elle prohibe, d'un petit fragment de vie qui fait vouloir la toute-vie, quand Elle nous tue,

Elle nous fait si fort aspirer à un Tout réparateur qu'on peut bien le tenir pour une

Astuce de la Démone.

Dieu, comblement ardemment désiré de toutes les pénuries dont Elle nous accable,

sa découverte non moins inéluctable que celle de manger pour apaiser notre faim.

Corne d'abondance.



Beauté, élévation de l'idée de Dieu ?

Belle jambe.

Aucun Grec, jamais, n'occit un Égyptien au nom de Zeus ou d'Héra,

ni un Égyptien un Grec à celui d'Isis ou d'Osiris.

Monothéisme, inventeur du totalitarisme.

Antérieurs à la Révélation, les doux Grecs à l'Olympe surpeuplé de dieux ne s'entretuaient pas en leur nom,

ils les laissaient se battre commodément entre eux.

Monothéisme, inventeur du totalitarisme.

Peu de romans chez les Grecs. Les passions, les amours, les combats de leurs dieux en tenaient lieu.

Seul roman de notre Dieu : exiger de nous, sous peine d'enfer, une totale obéissance.

Monothéisme, inventeur du totalitarisme.



Des Vedas à Platon, aux mystères d'Eleusis et d'ailleurs, Dieu a été découvert par de multiples penseurs et cultes.

Aucun de ces éclairés à leur propre lanterne n'eut l'impertinence de vouer au feu, au fer, à la hache ou à la corde les pauvres frivoles demeurés en-dessous de leur découverte.

Religions “révélées”, banques du fanatisme.

“ Ceux qui cherchent la vérité ”... écrit Longin à Porphyre a propos de leur maître Plotin.

Les vrais scrutateurs de vérité se défient de la vérité “ révélée ” ;

s'opiniâtrent à l'approcher toute nue,
autrement difficile que de la recevoir toute crue.

Banque terrestre.

Vérités approchées :

Après des siècles de vérité “ révélée ”, d'Inquisition, de carnages,

les philosophes des lumières tentent d'atteindre une vérité plus humaine.

C'est pour déboucher sur les massacres de Septembre.

Banque terrestre, endossée par banque céleste.

Petites vérités humaines, maladroites, limitées et se connaissant telles,

Banque terrestre ;

héroïque résistance à la clinquante

Banque céleste.



Qu'une seule banque, la **Banque Terrestre,**

avec toute ses fluctuations, ses faillites renouvelées.

À préférer au crédit générateur de massacres de la
Banque Céleste.

Banque Terrestre ou Banque Céleste,
trusts entre les seules mains de la Vorace.
Sans Elle, aucune banque ne serait nécessaire.

Banque Terrestre ou Banque Céleste,
riches d'amour, de savoir, de vie, ou bien non encore dessinés
par Ses fêlures glissées là où tout repose avant que rien ne soit,
parfaits ou inexistants, nous n'aurions besoin ni de l'une ni de
l'autre.

Abus, encore, de la Diabolique.



IX

LIVRE DE CUISINE

ENFANTS damnés de la Malfaisante, qu'Elle marque de Son signe d'esseulement et de marasme, que nous reste-t-il, en dehors de prières et de cierges, si ce n'est le désespoir ?

Personne ne l'accepte. Plutôt que d'accuser notre condition pourrie, presque tous d'imputer nos maux aux chausse-trappes du destin. À nous d'être à l'affût, de déjouer ses pièges.

Déjouer la Livide ? Prétention comique. Car c'est Elle, Elle toujours qui Se cache derrière nos petits déboires, ou nos char-grins les plus cuisants. Raminagrobis universelle, Elle nous guette, sort Ses griffes ; nous sommes les souris qu'Elle Se plaît à torturer, avant que de les gober. Son plaisir est de nous voir gre-lotter entre Ses pattes armées. Nos grotesques tentatives pour Lui échapper ne font qu'aiguiser Sa délectation de succube, et on a le sentiment que, depuis la nuit des temps, Elle ne S'est amusée à nous faire divisés, uniques, mortels que pour S'ébaurir des ca-brioles que cette situation, qu'Elle nous fait, nous impose. Car nous sommes les victimes de Son crime originel, sans lequel nous ne serions pas. Il déploie son manteau de deuil sur le monde. Aveugles, à tâtons, nous nous cherchons les uns les autres, mais, dans les ténèbres sans bornes où Elle nous a plon-gés, ne nous signalent que nos gémissements. C'est vers eux que nous nous traînons, dans l'espoir insensé que ces plaintes, jointes aux nôtres, deviendront chants de joie.

Hélas, elles demeurent à jamais discordantes, et ne dé-bouchent que dans une cacophonie.

Pourtant, rien ne nous décourage. Bouchés, obstinés, de génération en génération nous relevons le gant. Tel est notre ridicule, telle est notre grandeur. Que nous ne venions pas au monde abattus, découragés, tient à notre candeur. Mais qu'au bout de quelques années d'inéluctables déboires, nous ne sombrions pas dans un chagrin sans remède, relève de notre acharnement.

Malheureux petits humains, valeureux petits humains, nés dans le monde ténébreux placé sous le sceptre de l'Exécrable, où nos cris les plus déchirants retentissent dans le vide, retombent sur nous et nous noient d'amertume, nous reprenons le combat. Et chacun de fourbir ses armes dans cette lutte d'avance perdue pour atteindre le bonheur, que la Tortionnaire nous refuse.

Cette persévérance vers le mieux, cet entêtement borné, pour stupide qu'il soit, est notre gloire,

il ne faut jamais plier devant l'ennemi – ou l'Ennemie – mais le défier.

À jamais renouvelée, cette bataille absurde nous rend dignes de vivre,

sa désespérante gratuité en fait toute la beauté.



Bouclés en nous-mêmes par les limites que la Calamiteuse, brisant la Vie – ou l'Un – dessine,

ainsi destinés à coups et blessures de toute sorte, que permet l'enveloppe où Elle nous a fourrés, et qu'Elle cache,

espérer le bonheur ?

Rêve de primate ébloui.

Rêve de primate ébloui :

dans ce monde fractionné, lubie de la Gestapiste Cosmique,
malheur nécessairement consubstantiel à la vie.

Les tentatives pour y échapper, accéder au bonheur, risibles
tortillements de poissons hors de l'eau, qui cherchent à respirer.

Rêve d'agonisant

Isolés, indigents d'intelligence, de puissance, d'amour, de vie
que nous voudrions immenses,

refuser le malheur comme condition première,

Rêve de primate ébloui.



Accepter le malheur comme condition première ?
Nul ne s'y résout.

De la préhistoire aux temps modernes, de l'Orient à l'Occi-
dent, telle est l'urgence de pallier notre sort avarié,
que pullulent obstinément d'oiseuses panacées.

Roueries de primates.

Sacrifices, rites, danses pour le succès de nos petites entre-
prises de récolte, de pêche, de chasse ou de guerre,
ou bien cierges, prières, pèlerinages pour une chance d'un au-
delà qui compense nos détresses,
même et seul effroi devant notre infortune,
mêmes pauvres tentatives pour lui trouver parade.

Tristes trucs d'éclopés.



Urgence de s'assurer une bonne chasse ou une éternité de félicité, croissance de nos ambitions,

ou plus juste mesure de nos calamités ?

Cauchemar d'évolué.

La croissance de nos ambitions est à la mesure de notre confort ;

les fauves écartés, la bouffe assurée, avons enfin loisir de nous occuper des douilletteries de notre " âme ".

Dépression d'évolué.

Humains pantelants, mais se réclamant d'un Dieu tout-puissant qui justifie leurs douleurs et les magnifie :

Antidépresseur.



Comblés, éternels, unis, nous n'aurions besoin ni des dieux ni de Dieu.

Divinités, suppuration de nos plaies.

Pavillon des infectieux.

Faites pour panser les plaies, dont elles émanent,
divinités,

Sparadraps d'Hôtel-Dieu.



Lucide entre les lucides, le Bouddha déclare : “ 0, moines, sachez que toute existence est douleur. Naissance est douleur, vieillesse est douleur, tout comme la mort, comme l'union avec ce que l'on n'aime pas, la séparation d'avec ce que l'on aime ou l'impossibilité de satisfaire ses désirs ”.

Et nous oserions prétendre au bonheur ?

Rêve de primate ébloui.

“ Le Bouddha, lucide ?

Un pessimiste ” me dit-on. “ Il oublie le ciel, la mer, les petits oiseaux et les moments de joie ”.

Bien fugitifs, ceux-ci, bien fugaces, ceux-là.

Plus nous y serons attachés, plus dur sera, par la Mort, d'en être arrachés.

Vision d'évolué.



Vie éternelle ou :

“ Peu importe de mourir puisque nous renaissons ”, prétendent, pour se rassurer, des acharnés.

Renaître ? Roi dans une vie, clochard ou bacille dans l'autre, poète un tour, le tour suivant énucléuse d'yeux d' enfants pour les vendre :

couteau dont on a changé le manche et la lame,

difficile de reconnaître, fût-ce notre âme, dans ces altérations.

Vision d'obstiné.

La Bhagavad Gitâ, pourtant, confirme :

“ En vérité, pour qui est né, la mort est certaine et certaine la renaissance pour qui est mort ”.

Non pas consolation, bien plutôt comble de déveine.

Vision de désolé.

À la sinistre perspective que notre malheur constitutif soit par surcroît répétitif,

seul souci de l'Orient : esquiver personnellement le cycle damné des renaissances.

Recette pour célibataires.

l'Occident, persuadé qu'une seule et triste vie suffit à notre malheur,

il peut lui arriver de rêver de palliatifs plus généraux

Soupe populaire.



Ne pas souffrir, se détacher, non seulement fond de cuisine orientale, mais recette de tous les “ sages ” de tout temps, de tout lieux. Monotonie de ce

Plat unique.

“ Si nous nous délivrons de toutes choses extérieures, Dieu nous donnera en échange tout ce qui est au ciel ”

À moins qu'ils ne soient mystiques, comme Maître Eckhart qui dit cela, ne pas souffrir, se détacher, n'est qu'amorphe égalité de l'apathie.

Plat pour ectoplasme.



À l'opposé du pénétrant Orient, les Américains tiennent le bonheur pour l'état naturel.

Désespérés par la mort de leur fils à la guerre ou par un tremblement de terre,

ils courent chez le psy, faire soigner cet état “ pathologique ”.

Recette de simples.

Tenir le chagrin pour un état “ pathologique ” est certes plus réconfortant que de l'imputer à un vice d'origine.

Recette de simples.

Chagrins ou états pathologiques,

gabelle prélevée par la Pestilentielle, que ces heureux refusent de reconnaître.

Recette de gogos.



Pas heureux et inaptés à l'être, mais refusant héroïquement de l'accepter,

en Occident, depuis Saint Just, nous revendiquons le bonheur comme un droit.

Cuisine à bonnet phrygien.

Cuisine à bonnet phrygien :

Révolte fondée contre ceux qui, par pouvoir ou par force, infligent à d'autres des malheurs dont ils font leur bonheur.

Sauce :

Émeutes, révolutions, guerres de libération,

morts étendus sur le carreau, veuves, orphelins éplorés, manchots, unijambistes courant dans les rues, sang dégoulinant en rigoles :

Fricassée.

Fricassée, espérance de bonheur pour sortir d'un malheur précédent ?

Soulagement dont les trépassés " pour la cause " ne bénéficieront guère.

Sauce gâtée.

Trépassés, estropiés pour une cause,
bonheur transmué en malheur,

Recette universelle.



Esquivade du malheur, bonheur état naturel ou droit au bonheur,

formidable obstination de l'espèce à tenter de se régaler de la platée interdite.

Touchante goinfrerie.

Affamée de bonheur,

ou pressée de se dépêtrer de ses malheurs ?

Un peu moins de malheur, un peu plus de bonheur, seul maximum possible.

Recette de restaurant du cœur.

Bonheur ici, malheur là-bas, naissance ici, trépas là-bas,
sous la tyrannie de la Satrape des Vagissements et des Râles,
fort à craindre que la somme de malheur ne soit constante
dans le monde.

Cuisine des Enfers.

Somme de malheur constante dans le monde, changer de malheur, seul soulagement possible.

Repas de Noël de clodos.



X

VANTARDS DE FOIRE

ROMANTIQUES : “ je suis malheureux, je pleure. Regardez comme j'ai une belle âme : une brise, un rien l'offusque, pas comme vous, que rien n'effleure ”.

Depuis, chacun de nous assommer de ses petits chagrins, de se croire un cœur d'élite. Des chants les plus sublimes aux plus orduriers – selon ce que la mode impose – nous sommes abreuvés de ces confessions et de ces gémissements.

Imbéciles qui les poussent. Croient-ils donc au bonheur, eux qui se prennent pour si fins ? Comme tout le monde, victimes élues de la Conspiratrice et de Ses suppôts actifs qui, entre autres facéties, ont fait du monde un enfer, leurs mains tordues, leur tendres larmes ou leurs hurlements de forcenés nous font rire plutôt qu'ils ne nous attendrissent. Ils s'estiment uniques dans leur souffrance, privilégiés ? Ils ne sont qu'une infime unité des milliards de milliards d'exemplaires du sort que l'Inique nous inflige, une des minimes expressions qu'Elle sait donner au mal.

Si certains de ces larmoyants – ou de ces exhibitionnistes – nous paraissent admirables, si nous nous référons à eux, c'est que leur talent a su donner à leur douleur une force d'expression qui manque à la plupart. Pour muette qu'elle soit, celle-ci n'en est pas moindre. La souffrance est universelle. Nous la trouvons, glaciale, glissée entre les draps de notre berceau, collée à nous, infiltrée en nous ; elle ne nous quittera plus jusqu'à notre dernier souffle, jusqu'à notre tombeau. Ainsi l'a voulu la Carabosse, à la perversité de Qui nous devons de voir le jour. Prétendre échapp-

per à Ses sortilèges est naïveté de borné, comme de s'en croire l'élu vanité de crétin. Car Elle répand partout, avec une variété qui stupéfie et une constance qui confond, Sa providence maudite. Nul ne l'esquive. Du plus humble au plus glorieux, nous y sommes tous soumis.

Mais se prendre pour la proie de choix de Ses traquenards infernaux est une forfanterie burlesque, comme se flatter de les éviter une ineptie qui fait pouffer de rire.



Dans la Troisième *Réveries d'un Promeneur Solitaire*, Rousseau se dit : “ Livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur terre un mortel ”.

Souffrance, condition tellement première, qu'ils se font de la leur un titre de gloire.

Vantardise de la souffrance.

Au plus horrible sort...

Déchargé de connaître Auschwitz et le Goulag, encore fort heureusement dans les limbes,

mais accusé de méconnaître le très “ horrible sort ” d'un protestant aux galères,

Rousseau, bon nombre d'écrivains ou de simples personnes, des

Champions au rabais de la souffrance.

En regard de nos enfers (guerres, déportations, etc.), les souffrances de nos champions paraissent souffrances de sucre d'orge.

Vantards de la souffrance.

Au plus horrible sort... Le sort le “ plus horrible ” est tellement ravageant qu'il se trouve au-dessus de tout commentaire.

Les guerres de religions n'ont donné que Callot, celles d'Espagne que Goya et le Guernica de Picasso, l'horreur totale des camps de concentration que Mušic,

et les rares rescapés n'ont pu commencer d'en parler que quelques quarante années plus tard.

Humbles de la souffrance.

Au plus horrible sort... Sa bénignité permet d'en parler ;
le talent contraint de le clamer et de nous le faire partager.

Haut-parleur de la souffrance.

Le plus horrible sort... Ils se croient sanctifiés par leurs petites souffrances ;

saints à bon compte.

Vantards de la souffrance.



Ils se vantent de leurs souffrances comme d'autres de leurs maladies.

Le plus souvent, ils ne sont rien,

ils sont au moins malades.

Effigies de la souffrance.



La vantardise de la souffrance, propre aux romantiques ?

En tout cas, son étalage.

Parvenus de la souffrance.

Les vrais endoloris la cachent, se cachent, lèchent leurs plaies en secret.

Aristos de la souffrance.

Ovide, nombre de poètes courtois, baroques ou même un Tristan Lhermite, ont pris, eux aussi, leurs petites ou grandes amertumes pour thème de leurs poèmes.

Ancêtres des romantiques,

Étalage de la souffrance.

Pudeur de la souffrance :

Tapie derrière certaines pages, certains tableaux ou musiques, elle leur confère une profonde beauté qu'aucun de ses étalages n'égale.

Aristos de la souffrance.



Ni vantards, ni pudiques, depuis Mallarmé les poètes se sont enfermés dans un

hautain hermétisme,

destiné à garder leur souffrance de la souillure des *heureux*.

Heureux (certains benêts croient l'être), des abrutis immergés dans un bouillon gras,

les yeux et les oreilles bouchés de saindoux, aveugles et sourds qui se donnent pour avisés.

Sapience de bovins.



Vantards qui se glorifient de leurs souffrances :

des avarés qui calculent de s'en faire payer.

“ Je serais la plus malheureuse des créatures... si je ne m'étais ménagé d'avance des forces pour me relever de mes chutes ”¹

Foi :

Fauteuil de cuir pour cul de l'âme.

“ Quel profit trouverais-je à l'abandonner ”, (“ la certitude de ce 'dédommagement'¹ grand et sûr ”) ?

Aucun, hormis celui de la lucidité.

Pal pour cul de l'âme.

1 J.-J. Rousseau, *Profession de Foi du Vicaire Savoyard*, in *L'Emile*. C'est moi qui souligne.

Au pal de la lucidité, douloureux honneur des hommes, ne pas leur en vouloir de presque tous préférer le

Fauteuil de cuir pour cul de l'âme.



Vantards de la souffrance, mais si foireux devant elle que foi, religions établies, “ science ” ou secte dernier cri,

thème et variations des

Édredons pour âmes frileuses.

Religions établies : sectes dernier cri qui ont réussi.

Édredons avec label de garantie.

Sectes dernier cri qui ont réussi, parce que la vérité finit toujours par l'emporter ?

Parce que, cautionnées par des siècles d'exégèse, leur parade paraît mieux assurée.

Édredons avec label de garantie.

Idéologies, religions, Paradis ou divan, succès en fonction directe de leur promesse de paiement.

Marchands d'édredons plus ou moins garantis.



Démodé de s'afficher “ la plus malheureuse des créatures ”.

Depuis Sade, Freud, Reich, le malheur s'est réduit à de petits ennuis d'appendices et d'orifices.

Sexualité, relais du romantisme.

Après l'oubli des horreurs de la guerre et des camps, pulsions et inhibitions ont été promues forme moderne de la souffrance.

Pour pâle qu'elle soit, non seulement ils s'en pavanent, mais refusent en outre de l'endurer.

Vantardise de miteux.

Alcool, drogues, petites pilules ou divan, autant d'adjuvants appelés à résoudre les difficultés insoutenues d'appendices ou d'orifices.

Plus grand est le besoin à leur recours, qu'on étale, plus grande est la souffrance qu'ils sont censés calmer.

Vantardise de la couardise.

Dans les jardins publics, les chiens, pour faire connaissance, se reniflent au cul.

Illustration de ce que font, plus hypocritement, les gens qui se rencontrent.

Sexualité fringuée.

S'identifier à la sexualité, animalité ou comble de clairvoyance ?

Qu'importe : “ Je suis malheureux, rejeté ; nul ne comprend mes pulsions ” vaut : *Le plus horrible sort...*

Dans un cas comme dans l'autre, délicieuse occasion de
Vantardise de la souffrance.



Dans un monde de requins et de cuistres,
 de Rimbaud à Kerouac, en passant par Genet, Miller, Pasolini,
 Artaud, etc.,

insultes et révoltes ou le “ dérèglement de tous les sens ” :

Derniers sursauts du romantisme,

à préférer pourtant, et de loin, à la rapacité des premiers.

Pleurnicheries ou vomissures, expressions successives d'un
 même dégoût face à un monde de rapaces et de cuistres :

Soupapes pour âmes sensibles.

À coups d'alcool et de drogues ils se détruisent eux-mêmes et
 détruiraient le monde,

mais capables de s'extasier devant le reflet d'une ombre dans
 l'eau,

Les dernières âmes sensibles.

Clairvoyance, maîtrise de soi, désormais méprisées,
 seuls la folie, le délire tenus pour génies :

Carte d'identité d'âmes sensibles.



Trop pâlichons pour éprouver un besoin de révolte,
trop épais pour être ravagés par une blessure secrète,
humanoïdes rabougris ne se vantent plus de leurs petites souffrances ;

ils se font gloire de leurs succès, pour se pavaner à la “ télé ”,

Édredon pour nouveaux riches.

La vantardise des petits humains a simplement changé de signe :

attachée hier au malheur,

s'accroche à présent au succès ou à la célébrité, bêtise démesurée qui disqualifie toute une époque.

Édredon en synthétique.

Champions du succès, de la célébrité ou de la souffrance, petits humains tellement chétifs

qu'urgence pour eux de se prévaloir de quelque façon.

Édredon en synthétique.

Célébrité, succès, minces pellicules tendues devant la souffrance.

Pellicule déchirée par un deuil ou quelqu'autre désolation, champions du succès ou de la célébrité en voie de devenir

Champions de la souffrance.

Seuls vrais “champions de la souffrance”, ceux qui l’endurent sans espoir de compensation.

Lucides humains.

Endurer la souffrance sans espoir de compensation est tellement insoutenable,

que le grand Pascal lui-même a fait le “saut” qu’Unamuno dénonce.

Il a parié sur le Paradis, comme le moindre pékin.

Misérables humains.

Endurer la souffrance sans espérance et persévérer à vivre n’est pas même héroïsme,

mais pitoyable victoire des tripes.

Foireux humains



XI

LES INNOCENTS

DEVANT les fours crématoires, un rabbin de s'exclamer :
“ C'est notre faute, notre très grande faute. Nous
avons péché ”.

Contre qui ? Contre quoi ? Et nos assassins, ne sont-ils pas
pécheurs ? Mal foutus comme nous le sommes, pouvons-nous
ne pas pécher ?

Assez. Assez de ces excuses. Depuis la Genèse, depuis on ne
sait combien de mythes fondateurs, ils nous disent tous cou-
pables :

nous sommes innocents !

Il est temps, grand temps de le clamer. Pas notre faute à nous
si nous sommes claudicants, fourbes, menteurs, ambitieux, tri-
cheurs, voleurs, meurtriers. Défaut de fabrication, non pas des
fabriqués. Faute à la Détestable, qui nous a formés détritius, non
pas notre faute à nous.

Nous en vouloir est une honte, une complicité avec la Répu-
gnante, qui nous a flanqués dans cette situation difforme. Haïr
Celle qui nous l'a infligée - mais haïr, haïr aussi ceux qui nous
haïssent, les traîtres au genre humain dont ils sont, hélas, sou-
vent, les plus beaux fleurons.

Non, nous ne sommes pas coupables ! Nous faisons ce que
nous pouvons avec les minables possibilités dont, dans Sa go-
guenardise, Elle nous laisse disposer. Qu'attendre de mieux,

d'estropiés tels que nous ? Même un assassin, même ces démons de Staline, de Mao, Pol Pot ou d'Hitler n'ont fait que ce que leur a permis le tordu de notre état. Façonnés parfaits, ils n'eussent pu sombrer dans le crime, pire : dans l'institution du massacre.

Ne pas le comprendre, ne pas l'admettre, prétendre qu'ils sont des monstres exceptionnels n'est que cécité native ou félonie voulue. Honte à ceux qui nous vitupèrent de n'être pas mieux que nous ne pouvons être. Leur orgueil est borné ; ils sont des nôtres, et ils ne le savent pas.

Certes, et c'est là notre gloire, il est des êtres d'élite qui parviennent à mener une vie droite et féconde, des êtres cléments et bons qui paraissent surmonter les embûches de notre condition. Ils ne la rachètent pas. Ils n'ont pas à la racheter. Car l'indignité n'est pas sur nous, elle est sur la Pervertie qui S'est plu à nous saboter, pour notre damnation. Et nous sommes divins, mieux encore, de vouloir L'excuser, de prendre le péché sur nous, alors qu'il est le Sien. Il faut cesser de battre notre coulpe et accuser enfin la Surineuse, qui nous a jetés dans ce cloaque de douleurs, que nous assumons avec une bravoure qui ne cesse de m'émerveiller.

À nous, les vaillants, les généreux, les sublimes humains, non point mea culpa, mais faute, très grande faute à la Détestable,

et à nous, pauvres humains, un immense hosanna, un hosanna dont les cieux devraient retentir dans une lumière d'aurore pour assumer un forfait,

que nous n'avons pas commis.



“ La route du péché part de la souffrance ”, écrit Cioran.

Point du tout. C'est la route de la souffrance qui part du

Péché de la Création.

Création : saccage de l'Un par l'Anéantisseuse, lacération qui le dégrade en multiple,

Péché originel.

N'était cette mise à sac, source de la funeste pullulation,

l'intacte homogénéité du tout-être ou du non-être, donnerait à l'un ou l'autre égale sérénité, où rien ne se distingue.

Grâce préoriginelle.

Non seulement victimes du péché originel, mais victimes tellement magnanimes que, pour l'excuser – ou le cacher – nous en assumons l'infamante responsabilité.

Bonté originelle.

Cioran récidive : “ La conscience du péché naît d'une souffrance infinie, le péché est la punition de cette souffrance ”.

Tout à rebours : la Chute, c'est-à-dire le péché, se contente d'en être la maigre mais splendide tentative de justification,

Péché de la Création,

Bonté infinie des hommes.



La souffrance n'est ni l'origine, ni le fruit du péché,
inhérente à l'état de rognures d'être, auquel nous sommes réduits, elle est la

Rançon de la Création

Condamnés à toutes les fioritures de notre malfaçon – maladies, décrépitude outre guerres, ruine, prison, coups de toutes sortes, tributs de notre condition de débris –

au lieu de nous révolter, braves et sans rancune, nous nous échinons encore à l'excuser.

Les anges sont en bas.

Hébétés de souffrances, stupéfaits d'être les victimes de tant de méchanceté gratuite, les délicieux humains se sont toujours acharnés à lui trouver un sens.

Ils ne pouvaient, par politesse, en accuser les cieux,
il ne restait qu'eux-mêmes à se mettre sous la dent.

Les anges sont en bas.



Le sens de la culpabilité n'est pas uniquement juif,

Karma, transgression des tabous, sacrilèges, autant de trucs pour excuser le ciel et nous imputer le mal.

Délicats humains.

Mea culpa, mea grandisima culpa :

si la souffrance est ma faute, je peux y remédier ;
si elle provient des cieux, je ne peux que désespérer.

Futés humains.



“ Il suffit ici qu'on n'ait pas à faire de reproche à la providence ”, dit Plotin, qui n'était même pas chrétien.

Et nous, d'obtempérer ; plutôt nous reprocher à nous-mêmes d'avoir dégradé en galetas le Versailles qu'elle nous avait offert, que de l'inculper de nous loger dans ce gourbi, dont ne voudrait pas un gueux.

Les fats sont en bas.

Trop fragiles – ou trop fats – pour vivre dans un monde chancreux, qui nous contamine,
nous préférons nous imputer la souffrance qu'il engendre et peindre de bleu ciel sa pustulance.

Artistes humains.

Par prudence, les hommes se montrent cléments envers les cieux, par avidité, cruels entre eux.

Moins cléments envers les cieux, peut-être se montreraient-ils plus cléments entre eux.

Pauvres poltrons d'en bas.



Accuser les Hommes ? Certes, ils méritent de l'être.

Moins que le mélange infect d'être et de néant dont la Traîtresse les a pétris.

Trop modestes humains.

Mortels, séparés, frustrés de toutes parts,
que nous ne soyons pas pires relève déjà du miracle.

Délicieux humains.

Tellement défectueux que même les plus puissants des hommes sont encore de grelottants blessés.

Tamerlan (le Boiteux), Staline, Hitler, Mao, des infirmes, des écrivains ou des peintres ratés, des humiliés qui veulent le faire payer.

Les malades sont en bas.

Donnez-nous des hommes véritablement tout-puissants, capables de vaincre la mort et les infirmités, d'un amour et d'un savoir sans bornes,

nous n'aurons plus de Tamerlan, de Staline, de Mao ou de Hitler, mais des séraphins batifolant, répandant des présents.

Les dolents sont en bas.

Ratés de la Création, espérer de nous merveilles ?

Chimériques humains.



“ La mort nous détache des maux, non des biens ” écrit Cicéron.

Elle nous détache aussi des amours, des châteaux, des plaisirs.

Si Elle ne nous détache que des maux, c'est que les amours, les châteaux, les plaisirs sont également des maux,

et que les maux sont tout.

Preuve par neuf.

Si les maux sont tout, que ne nous suicidons-nous ?

Nous suicider ?

Seuls quelques vendus peuvent s'abaisser à prendre le parti de la Trucideuse,

qui déjà nous guette, nous cerne, s'apprête à nous happer.

Gloire des hommes.

Jetés, en dépit d'eux, sur cette planète galeuse, qui les enfanta pour leur malheur,

admirer l'héroïque résistance des hommes à la tentation du suicide universel.

Gloire des hommes.

Grêles petits rats d'égouts qui s'échinent à élargir leur glaiseuse galerie - bouchée par l'Exterminatrice,

lauriers à nous et opprobre, oui, opprobre à Elle, au ciel ou aux cieux qui nous ont flanqués dans ce repaire des douleurs.

Gloire des hommes.

Cesser de rédiger de petits mots d'excuses à la fureur qui nous
fait un sort calamiteux ;

au péché de la Pestiférée du ciel ou des cieux,

une seule réplique :

Malédiction.



POSTFACE

Issus de ténèbres,
Aux ténèbres voués,
Pauvres humains,
Fugace lumière.

Lumière qui n'éclaire
Que douleur et souffrance,
Deci-delà ornées
De lueurs de bonheur.

Humains par humains
Décriés,
Humains par humains
Trahis.

Si modestes humains
Qu'ils trouvent encore moyen
De remercier des plaies
Qui leur sont infligées.

Si héroïques humains
Que nul, en dehors d'eux,
N'eut assumé les maux
À eux seuls réservés.

Plus forts que leur destin,
Grandioses humains
Qui surmontent sans tiquer
Leur dam immérité,

Qui édifient pagodes,
Mosquées, cathédrales,
Pour rendre grâce aux cieux
De les avoir suppliciés.

Issus de ténèbres,
Aux ténèbres voués,
Bref éclair
Sur paysage désolé,

Admirables humains
Qui osent le supporter.



TABLE

	Les ratés de l'éternité	5
I	D'une colique	9
II	Intempéries	19
III	Le temps qu'il ne fait pas	27
IV	Une n'est pas deux	35
V	Science fiction	43
VI	Vantards de foire	53
VII	Roues de paon	63
VIII	Banque céleste	73
IX	Livre de cuisine	83
X	Vantards de foire	95
XI	Les innocents	107
	Postface	117

DU MÊME AUTEUR

Romans, récits

Il ne faut jamais dire Fontaine (Fasquelle-Grasset)

Les Uns et les Autres (Fasquelle-Grasset)

Un Magnolia (Gallimard)

Album de Là-Bas (Table Ronde)

Souvenirs d'une Étourdie (à paraître)

Théâtre

Duetto (Éditions de la Différence)

Avec ou sans Arbres (Papiers)

Archiflore (Papiers)

Liens (Papiers)

Un Chat est un Chat (Librairie Théâtrale)

Pièces de Femmes (Librairie Théâtrale)

La Boutique (Librairie Théâtrale)

Les Cercles suivi de *Un Air Pur* (Librairie Théâtrale)

La Bobine (Librairie Théâtrale)

Pardon Monsieur (L'Avant-Scène Théâtre)

Calcul suivi de *Vingt Comédies-Minute* (L'Avant-Scène Théâtre,
Collection des Quatre-Vents)

Pièces Pendulaires (réunissant *Le Téléphone* et *Tout à l'Heure*, L'Avant-Scène Théâtre, Collection des Quatre-Vents)

Pièces Culinaires (réunissant *La Recette* et *Un Gros Gâteau*, L'Avant-Scène Théâtre, Collection des Quatre-Vents)

Poésie

Dans le Rien (gravé par Piza, Éditions Laure Matarasso, épuisé)

Poèmes à G. (gravé par Piza, Éditions A. B.)

Essais

Entretiens avec Roger Caillois (Éditions de la Différence)

Vies de la Mort (Éditions de la Différence, recueil de :

Apologie du Mensonge – Fasquelle-Grasset

D'une Malédiction – Gallimard

L'Impardonnable – Éditions de la Différence

Petit Traité de la Dilatation du Moi – Éditions De la Différence

Les Pardonnées – Éditions De la Différence)

Traductions

De l'espagnol : théâtre – *Lumières de Bohème*, de Ramón María del Valle-Inclán (Éditions T.N.P. & Gallimard)

Du brésilien : récit – *L'Enfant de la Plantation*, de Zé Lins do Rego (Éditions des Deux Rives, épuisé)

Jeannine Worms
LES RATÉS
DE
L'ÉTERNITÉ

« Toute la nuit, Elle est là ; le jour aussi, tapie, dans les coins sombres. Et je La vois qui Se glisse, furtive, derrière ceux que j'aime, dressant Sa faux, dégoulinante de sang, et de cervelle. Je L'ai toujours vue, depuis mon enfance, comme j'ai toujours senti Sa main de glace posée sur mon épaule, prête à glisser le long de mon cou, et à le serrer. Et je m'étonne que les autres ne La voient pas, Elle, la Voilée trop voyante, qu'ils ne La sentent pas, qu'ils n'agissent pas sans cesse sous l'urgence de Sa pression. Car Elle est évidence initiale, certitude première, et dernière. »



EDITIONS FAUSTROLL
37 RUE DU COMMERCE
F-37160 - DESCARTES
www.faustroll.net